



Cloches en la nuit

Adolphe Retté

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Cloches en la nuit

Le Vivre a-t-il enfin assez battu de l'aile Las de ses vains essors
frémissant d'accepter Et son rêve illusoire et la douleur réelle ? Si
le martyre clos qu'il se doit d'affronter La loi sera moins dure ? —
ô vieil aigle rebelle Souffre stoïquement l'outrage coutum,ier.

Car l'Œuvre est en latence et son souffle vivace De l'Etre et ses
rancœurs saura bien t'arracher Déjà les chants prochains ful-
gurent aux espaces — Des cloches turbulent dans le Noir.

Ah ! ces maigres m,oissons ah ! tous les fruits trop m,ûrs En-
grange-les pourtant c'est d'une âme maîtresse — JJn ivrogne ti-
tube et va battant les murs Toujours mèm,e et pourtant que di-
vine l'ivresse, Bois donc ce vin grossier — tes rhytm,es frais mur-
mures Vols d'anges jailliront d'un Réel en détresse Déjà leurs ca-
rillons étoiles s'inaugurent — Des cloches turbulent dans le Noir.

Mais ce cercle banal de nos vieux horizons Nos cœurs coches
poussifs et qui roulent à vide Voyage pérennel autour de la prison
Ah! sur quel infini fixer nos yeux avides? En la coupe de Nuit tu
noîras ta raison o la coupe tendue à tes lèvres arides — La Nuit
dont ta folie avère les poisons Rénovera le sang de tes veines gé-
lides L'Infini ? glas menteur pour ta fruste oraison — Des cloches
turhule^it dans le Noir.

Des rites abolis notre fardeau s'allège Spectres vaincus, Eden
sonore où nous goûtons Le tremblé de la note et son lent sorti-
lège Chœurs de blancs cygnes purs encensoirs — écoutons Ces

appels à des frères vaguant par les routes o voix d'or et d'airain et
qui clangorez toutes — Des cloches turbulent dans le Noir.

Cependant l'ombre est là l'ombre d'âme première Se lève aux
tourbillons de la fête et ses yeux Disent le Néant vrai des âmes
printanières, L'idole en rancune d'amour de 7ios faux dieux Nous
prodigue ses froids baisers paralysants.... Qu'importe nous boi-
rons à la coupe nocturne Ses sanglots et ses pleurs nous seront
p)lus grisants, Mais ô Nuit les notes coulent si mortes de ton
urne — Des cloches turbulent dans le Noir !

SILLAGES

J'ai de mon rêve épars connu la nudité. Stéphane Mallarmé.

L'automne et la nuit et la pluie — Volez noirs souffles par l'es-
pace Et la froide plaine où trépassé D'irréremédiable agonie La ville
de ruines et d'impasses

Oh si vieille en bâtisses neuves Et si penchante au bord
d'abîmes Si prostrée elle pleure en veuve A cause de Vexil des
cimes

Des noyés vont flottant au fleuve

Ville exilée il ne sera d'étoiles Le lourd plafond de ton ciel

Reste terne Reste automnale et vouée aux lanternes De tes
songes fumeux et sous tes voiles De pluie de nuit sois veuve et so-
litaire Ta plainte tu l'encloras de mystère Car il n'est plus
d'églises où. la taire —

Larmes au ciel larmes aussi sur terre
Par les rues par les places en torpeur
Le pérennel mendiant pour son cœur
Rôde et s'entête aux sourds marteaux des portes
Ouvrez ouvrez c'est un printemps f apporte
Ma grande faim, de l'amer pain d'amour
Le froid enroue ma chanson dans vos cours
Ouvrez mon cœur défaillant veut renaître

Mais les magiciennes aux fenêtres Non le bissac de ton cœur
est troué Va-t'en plus loin nous t'avons trop donné

Les girouettes sur les toits Ricanent toutes à la fois

Monuments aux reflets d'or de défunts étés Ce sont les palais
de Savoir et les portiques Du Dire et raides des parvis d'autorité
S'érigent les mages en faces identiques La certitude aux miroirs
pâles de leurs yeux Cœur en détresse le mendiant anxieux Clame
faites vous pas l'aumône de Vidée —

C'est ici son tombeau nous l'avons embaumée

Les lanternes se balancent En ésotrique danse

Seule et si seule la ville s'essoule Au frôlis des pas de vagues
passants Ombres qui se traînent lentes et veules Des accords
mouillés du vent vagissant

O flambeaux éteints d'une vie entière

Le répons des voix chantonne aux gouttières

Et goutte à goutte filtre tristement

Tais toi nous sommes morts et dès longtemps

Les girouettes dans la brume

Toutes droites se profilent

Et les lanternes qui fument

Valsent valsent dans la brume

Un cortège file et défile

Aux lointains troubles de la brume

Le mendiant s'éternise en la ville hostile

Ses sanglots d'un monde grelottent dans la brume

C'est la ville de pluie c'est la ville de nuit La lugubre cité si
croulante et d'automne Des cloches en cadence et par les rues
d'ennui Un morne défilé de cercueils monotones Suis-les donc à
jamais spectre déçu d'espoir Nocturne vagabond furtif et qu'on
renie Va sombre dans la nuit et la pluie infinie Puisque tu vou-
drais croire et que tu voudrais voir — Etrange destin de ta vieille
âme honteuse Et destin ton désert en la cité brumeuse — Erre
seul à jamais par le Vide et le Noir

A jamais à jamais par le Vide et le Noir

Bâille la haute salle et ses portes funèbres s'esseule et sombre
en les tentures de ténèbres la haute salle âme inerte au navré ma-
noir identique

et l'Être unanime en sa veillée vers Rien comme l'amie — par
les houles du noir — discord battant des temps en leur cloche fê-
lée l'horloge égoutte l'heure tôt éparpillée vacille ainsi flamme va-
guante et va disant — lentement la Nuit s'éplore en pleurs
d'étoiles largement

L'espace et l'ombre ailes de Nul bruits familiers soit le vol ap-
pâli de quelque songe étrange soit d'un réel ces reflets dansants
du foyer aux spires d'or des murs — tels ils dérangent le tiède
apaisement d'un qui veut s'ignorer

Ah frisson d'inconnu si le rêve prend corps

vitrail magique où de vieux saints branlent la tête

cris de victime en la plainte des cors

le vent d'hiver et sa chanson s'arrête

au refrain douloureux qu'il ne dira jamais

d'autres — volez essaims sibyllins et muets

rhythmes défunts pour avoir trop sonné les cycles éphémères

(l'Être a connu ces folles concordances) mais voici le vaste des
tentures s'éclaire — soit reflet dans les ors qui miroite et qui
danse soit le désir spectral d'âme éployée

■ toute c'est la Chimère

Sévèrement l'horloge va son long voyage et dit

— l'heure s'efflue en flocons étoiles dans la Nuit —

C'est la Chimère elle fulgure

floraison de soudaine aurore
irradiant l'investiture
d'un avatar de dieux omnicoles
« donne moi ton rêve blessé
saignant de l'étreinte des espoirs caressés
et dis-moi ton rêve à venir je l'emporte
delà ce manoir sourd dont je brise les portes »
l'Être enfiévré de sa parole
« féminin gloire de la chair — sa forme
je la veux nue et qu'elle vole
parmi tes cloches et leurs tumultes énormes »

Appel vain il est seul —

le vent aux vitres se déssole Portes closes salle inerte et la Chimère évanouie Un souffle de tombe passe

et quel ce démon enfui vers l'horreur des couloirs d'où ricane à petit bruit ?

L'espace et l'ombre processionnent aux gouffres de la Nuit

froid silence — puis des pas se perdent plus lointains dans la Nuit

Las ce n'est plus la Chimère — peu à peu le foyer s'endort ultimes reflets agonisants lovés au lacs des ors ah non plus elle — naît le cercle légendaire nimbe obstiné que le rêve maudit

sonorante voix monotone l'horloge dit et redit

— faible et calme l'heure stagne en solitude lunaire —

L'Être vaguant par la salle enténébrée

et sa fatigue et la haine de son présent

vaguant par les houles du Noir et ses âmes ancrées

au rivage désert d'un aride présent

L'espace et l'ombre gisent ailes du Nul qui l'effleurent

Mais lui craintif des ors figés et de l'aiguille à la même heure «
ce morbide reflet ne peut-on qu'il se meure si l'aiguille a menti
son éclat n'est qu'un leurre »

Clame voix des morts clame une âme est en partance pour les
récifs des océans de navrance clame les naufrages —

toi reste luisance cercle chimérique immuable aux tentures
cercle bannisseur des instants d'aventures

dérision et cette torture .

l'inane du sphynx qu'un tel rêve interroge s'éterniser terne
cercle devant lui

l'espace et l'ombre gisent épaves de Nul infini —

Et la vieille amie d'illusion l'horloge

compte tomber tomber si paiement les larmes de la Nuit

oe4«^ 20 >4sK

Abandonne le théâtre idolâtre Cette lampe négligée a cessé de
luire Tisonne un peu ta mémoire c'est l'âtre La sagesse jaillira
que tu désires — Folie l'épreuve et le voyage aux éléments
Cherche un symbole d'étincelles vagabondes Mais reste où
s'irisent les flammes tout un monde Rayon lunaire et d'artifice en
atomes dansants :

Ah ! reste au foyer de prudence Dehors il pleut la brume est
froide la Nuit dense ;

« Des âmes gyrent parmi la fumée

Mon âme avec s'échappe de la cheminée

Et ces crépitements d'étincelles ailées

C'est leur appel et leur plainte

Dehors pour toi sœur apeurée au coin du feu

Si l'automne souffle et bruine, pour moi sauve de tes craintes

Le crépuscule magnifie un grand ciel bleu

Dehors c'est l'été c'est la joie et la forêt vivante

Des oracles dodoniens aux feuillages chanteurs —

Je m'y griserais d'apparences albescentes

Et d'un rêve conscient je t'apporterai les fleurs. »

oe*< 21 >*ao

Par l'or froidi d'un beau soir éphémère Il va chagrin de sa
fausse science Et mène paître aux bois de conscience Le noir
troupeau de ses vieilles chimères,

Les sentiers sont perdus d'évaguantes clairières Où vivre en
l'innocence et la candeur des cygnes Et les arbres pensifs et les
ronces les pierres Le regardent passer si las et lui font signe « Ar-
rête c'est ici la forêt des hantises Entré tu ne pourrais retourner
sur tes pas Tes morts y reviennent spectres qui s'éternisent En
ton cœur — et ton cœur ne les connaîtra pas. »

Mais lui sourd à la voix fraternelle des choses

Épris de la candeur des cygnes innocents

Que nimberait la gloire de lys lucescents

Poursuit l'arcane sous les ramures moroses

Et guide aux profondeurs ses chimères bruissantes.

Cependant que la ville d'Etre sa prison Naguère se tasse et se
tait indifférente Dans la pourpre et dans l'or du soir à l'horizon.

« Je quitte la cité qu'encombre

La foule pour chercher les cygnes et les lys

Mais irréveillé du sépulcre d'ombre

Où je m'étais moi-même enseveli

Parmi les lents encens de fleurs et quels décombres !

Parlez chimères montrez-moi le Paraclet Et si dure la route
prêtez-moi vos ailes Franchissons les fossés abrégeons les lacets
Et plus vite fuyons mes cercueils toutes Elles Décors aux Alham-
bras qu'un souffle renversait.

Pourtant s'arrêter —

le fleuve du soir Coule calme symphonie en soupirs de flûte A
l'orée de la voie douloureuse où l'on butte Oh goûter la paix du
soir et s'asseoir....

Non plus avant l'archet d'Idéal s'évertue Sur le violon de mes
nerfs Et sa note endeuillée se perpétue Par ma tristesse d'un désert —

Venez à moi les cygnes les blancs cygnes. »

L'horizon s'éteint aux mourantes lignes Sombrées dans les
flots mortels de la Nuit Un murmure — la lune est comme un
fruit Aux espaliers funèbres de la nuit Un murmure à peine
éveillé — beau fruit

Défendu qui luit Lune paisible

et le doux vent nocturne pleure Sous les noirs sapins du bois
de maie heure :

« Vainement vous sonnerez l'heure Albes cadrans des cathédrales
sidérales Vos carillons lui sont des râles Vos rythmes étoiles un leurre,

Aveuglé du fait des chimères Il est fervent de l'improbable Et
tâtonne vers les mystères Car les dieux ignorés l'accablent,

Les cygnes ne te verront pas

Et se poseront toujours plus là-bas,

Et c'est déjà la fin des riantes saisons

La grêle a rasé ta moisson

Les murs croulent de ta maison,

Renonce à l'orgueil de ta loi Rentre chez toi rentre chez toi.

Trilles argentins des ruisseaux Allées en flexibles arceaux Mes
orgues plaintives susurrent Au frôlis câlin des ramures,

Douceur oubliée des foyers Étendards de feu déployés Sur les
sommets du bon Pamîr Flamme morte et charmes rompus En-
fantines clartés fondues Aux limbes sourds du Devenir,

Médaille d'un profil ancien Et tes regards lourds et les siens
Naguère aux brèches de ton toit Rentre chez toi rentre chez toi. »

« Que faire d'effigies d'ancêtres Et ce culte dont je n'ai plus
mémoire? Altéré de l'Inconnu j'irai boire A la fontaine des Pçut-
Être. »

La lune verse aux bois sa froide paix lointaine Lentement dé-
croissant le vent cesse son chant C'est un appel de cor si pâle et
d'un antan Qui meurt aux algides fusées de la fontaine.

Il se penche sur la vasque en vagues musiques L'eau miroite
d'éclairs en des caves de puits Et du fond irradiant leurs splen-
deurs hermétiques Des yeux se sont ouverts qui se gèlent vers lui,

O cloche on ne sait où tinte un sombre minuit,

Paraissent naïades en apparences frêles

Le frais cristal le retiendra de vos voix grêles :

« Viens respirer les fleurs de nos cœurs larges fleurs

Aux parfums violets jamais fanées

Calice de nos fleurs où nous boirons tes pleurs

Va nous sommes le fixe et sauves des années

Parfums violets — repos sur nos bancs de mousse

Veux-tu pas l'oreiller rose et blanc de nos seins

C'est ici le pa^s d'ivresses douces

Où sauvé de tes rêves assassins

Ah sauvé de tes vieux rêves de fièvre

Tu cueilleras la santé sur nos lèvres mièvres,

Viens c'est le bleu pays où les bois font silence Au pays assoupi
des rythmes langoureux Les couples pâmés se balancent En ver-
tige de valse amoureuse pour eux Viens te veulent la danse de
molle cadence

Et nos divans endormeurs

Aux jours de nacre et de lait

Et les parfums violets

De nos cœurs en fleurs. »

Or défiant parmi ses chimères farouches Il recule et les verbes
coulent de sa bouche « Vos robes diaprées aux plis de languitude
L'aimant dangereux de vos folles attitudes L'époque parfumée et
fanée dont vous êtes Et les fleurs enchantées du jardin de vos
fêtes Vos cantilènes d'un jet d'eau l'Irréparable Qui sommeille
aux étangs bizarres de vos yeux,

c/e|<<- 27 >>îeDo

Le désir est trompé du passant curieux Et la haine lui vient de
vos fleurs périssables Mais si vous êtes plus qu'un moment de
mensonge Et s'il est un secret aux gouff"res de vos yeux Si vous

êtes la terre promise à mes songes Dites moi l'Inconnu dont je
reste anxieux. »

La cloche dans la Nuit se lamente éternelle Et les fées pleu-
rantes en brouillard dispersées La fontaine palpite ainsi cœurs
oppressés ; Lui regretteur de l'opium des baisers Veut s'attarder
sous les frondaisons solennelles Lors ses chimères ses gardiennes
d'un destin Aux longues clartés de leurs magiques prunelles Lui
montrent les cygnes vers l'orient du loin

— La cloche ténébreuse a des cris de tocsin —

« Viens nous te conduirons par la route étoilée

Car les spectres ont fui qui t'off'raient leur enfer

Mais qu'espères-tu de la cité délabrée

De la ville servile où ton Etre a souffert

Et pourquoi regarder vers ses portes de fer —

C'est que vous m'entraînez aux abîmes sans formes —

C'est ton calvaire et c'est la seule Norme Tôt secouée la poudre
du chemin Tu salueras joyeux l'astre vrai de demain Ou veux-tu
dormir

pour protéger ton sommeil Nous te ferons un manteau de nos
ailes Veux-tu marcher jusqu'au matin vermeil Nous t'accompa-
gnerons dociles et fidèles En l'Éden évoqué des cygnes et des lys

—

Si je pouvais sans vous étreindre l'Au-Delà —

Eh bien égare-toi solitaire et maudit. » Et les bois sévères que
son pas^viola Et le vent triste qui tourmente les ramures Et la
ville en exil de pluvieux murmures Répètent : « Tu seras solitaire
et maudit. »

Dans l'ombre où le noir essaim s'est évanoui Des rires d'une
plèbe et sa rumeur hostile,

oe:S«<^ 29 >43)O

Et la cloche agonise ululante et fébrile.

Voici soudain là-bas les cygnes infinis Blanche escadre éployée
de voiles des grands lys Sillent les flots astrals de fleuves glorieux
Et voguent se perdre au silence des espaces Vers un vrai Parsifal
et son graal en feu,

Tais-toi cloche fatidique trépasse Désormais c'est la vie et le
songe s'efface - Envolés les cygnes qui lui furent un phare En la
forêt où ses désirs se sont brisés, Cherchera -t-il la foule inique et
sa fanfare Aux fous triomphes méprisés ?

Non il va seul aux bois de conscience Il va seul — l'or est mort
des beaux soirs éphémères Et saignant — ô le poids de sa fausse
science O déjà si jadis l'âme de ses chimères, Voix d'un passé rêve
écrasé —

Et par la grande Nuit qui sanglote et qui chante Il crie les bras
tendus vers les cieus embrasés Finiras-tu jamais lente attente
indolente?

oeî« 31 >)M»

Mes barques s'en vont s'en vont sur la mer —

O Notre-Dame de désespérances

mère en sanglots et l'âpre joie d'avoir tari tes maigres seins,

dresse-toi dresse-toi sur les flots assassins

mère dolente et saignante en nos soirs de récurrence —

Notre-Dame sur le môle

adulant les flots jaloux,

les flots baveux hurlent comme des loups

leur ténébreuse et folle barcarolle,

barques roulées aux accords discords de leur barcarolle

redoutez les flots jaloux —

Un vieux clocher où des cloches s'affolent le clocher tremble
aux giffles des vents noirs, âmes maudissez les flots malévoles
que tourmentent des vents noirs —

Et le phare qui s'effare

tourne tourne rougement dans le soir.

Où t'en vas-tu n'as-tu pas peur des flots qui tuent sans crier
gare ?

€ Albe et froide Notre-Dame me montre là-bas ma polaire loin
des cloches d'un présent loin des famines et des colères mes
barques s'en vont s'en vont sur la mer. »

Larges ondes venues et revenues des pôles brise frigide et
brise de bonne fortune vagues cérulées balancées dont l'écume

s'envole cieux futurs blondissants des caresses de lune sourires
d'étoiles par les champs glauques de l'espace harpe accompa-
gnante d'âieux et chantante au sillage lumineuse nuit sonore sa-
lut de vaisseaux qu'on dépasse élargies toujours élargies ondes
d'un songe de voyage et tôt viendra l'accalmie en les havres de
mystère — mes barques s'en vont s'en vont sur la mer.

Ce sera si calme et si blanc

ah ! nos âmes ressuscitées

ce sera le havre dormant

où notre océan turbulent

apaisera sa houle de vagues d'années,

En l'univers intérieur terre polaire et solitaire — là-bas voici
naître des songes hymnaires — ciel doré frais parfums sommeil
saine froidure et neige virginale au cycle nouveau que j'espère,

Sauves de l'Etre et ses tortures

mes barques s'en vont s'en vont sur la mer.

Ah ! la spirale du vivre est rompue....

Mais d'où ce frisson soudain et les esprits d'âieux s'évaguent
vers le loin.... las c'est l'hydre Réel et ses multiples faces ricanant
dispersant la frêle illusion fugace,

Au long des mâts voiles flottant flasques et molles brisés les
gouvernails affolées les boussoles et pourquoi donc ces feux vaga-
bonds dans la brume et ces plaintes lentes de cloches mortuaires
?

rivées à l'horizon des côtes de coutume mes barques s'en vont
s'en vont sur la mer.

Une agonie encor de songe voyageur

le rideau tombe sur ce final sifflé du vieux drame

que joue un taciturne et toujours même acteur

et maintenant prête l'oreille à ces âmes qui clament :

flots en détresse flots rageurs

— toi saigne pallide et maigre aux 3^{eux} de Nuit Notre-Dame
— ô ces cloches fouaillées des souffles amers :

laisse geindre l'Infini pour voguer il est trop tard....

« Non pavoisées des espoirs essorés de vos enfers

— voix silence que je berce à jamais mon rêve au rêve d'un départ
mes barques s'en vont s'en vont sur la mer. »

oe5-:<< 34 ^î-^ao

Le Sphinx en son giron, a de lugubres plis Oh ! qui rénovra
les rythmes accomplis —

Le ciel palpite un peu sur la vague campagne Où se traîne le
songe ultime de vieux ans Que le phantôme des mystères accom-
pagne Vers l'exil des bois là-bas qui leur sont un bain — Oh !
bien finis tous les printemps.

En ces bois noirs et sans frissons, des sources pleurent Et
s'entr' unissent pour la Rivière qu'effleurent Les brises eïïarées
emportant des oiseaux —

Ainsi de larmes et de Rêves qui se meurent La Rivière dormante où flottent des rameaux Apparaît et coule vain opium des Maux Parmi les tristesses de l'Heure.

Et les rives partout des plaines sans espoir Aux déserts assombris du soir Et des ossements sous les croulantes tourelles De châteaux délaissés irrévocablement —

Au cours de l'eau passent des plaintes frêles grêles, L'eau sur ses fleurs a de sinistres tournoiements Efl'ondrés les bords effeuillées les fleurs et folles Les plaintes

car la Rivière dit sa chanson, Sa câlinante cantilène qui s'envole....

Et puis les bois funèbres sont à l'unisson.

A présent, c'est calme morne par le sommeil Au loin des cieux ternis agonise un soleil Malade et veuf de gloire à présent les Voix tues Le silence de Tout s'étale aux étendues —

Les âmes sont autour de leurs autels reniés En des temples errants de spectres résignés —

Voici qu'Elle règne, voici qu'Elle dévale Par les pentes lentes qui s'inclinent au port Voici qu'Elle s'en va vers la Nuit vers la Mort La Rivière tiède et si pâle....

ce^ 36 >>|s»

Recueillement de sphinx par les nuits étoilées Sphinx à l'oubli méditant sur de noirs sommets La montagne est déserte et la cime voilée De brumes que nul soleil ne chasse jamais,

Où l'autel où le prêtre et les graves cortèges Chantant Isis et la splendeur des rites amples ? - Ennui ruine et nuit la bise souffle en neige Et ricane aigrement sous les arceaux du temple.

Toi sûr d'un présent tu t'en vas disant à tous « Pan s'effondre l'Idée est folle les dieux fous L'âme est l'arbre bizarre et l'ivresse la sève Venez en mes palais nous y tuons nos rêves. »

O présent c'est ta fête orgie ensanglantée D'un sang de rêve haut égorgé sous les tables Éventail féminin parfum de chairs lactées Moment présent Ivresse à toi coupe enchantée Ces breuvages réels qui te sont délectables — Des rêves mutilés se plaignent sous les tables,

Tais ces rires un peu debout prête l'oreille Entends-tu des sanglots que tu dois reconnaître Des voix mêlées à la rumeur du vent pareille Ces vieilles voix tu sais ?

donc ouvre la fenêtre...

Ennui là-bas ruine et nuit sphinx visionnaires, Là-bas non mais tout près ici parmi ta fête Et tes palais déjà ne sont plus que poussière — Du présent ivre encor la suprême défaite ;

Or des temples d'antan tu ne sortiras pas Et tes rêves défunts t'y suivront pas à pas

O granits d'un passé sombre et vrai châtiment Œil immobile aux décors d'âme qui s'épeure Parfois une aube s'est levée sur toi dément Frisson d'aube glacée après tes nuits de leurre De leurre ? — non l'Esprit te criait âprement € Vois en toi les remous ironiques de l'heure Vois ces nuées tes jours montant aux altitudes Les temples de jadis où veillent tes remords » -

Et les sphinx douloureux disent leur solitude Et leur gloire
évoquée au fond des âges morts.

CSi<^ 39 ^>»|30

La vieille prison où l'Être est reclus S'aggrave pour lui d'Icares
perclus Dont les désespoirs sans fin se lamentent. Or II s'inquiète
à cause de leurs cris Et se réfugie aux Rêves qui mentent Et
contemple tristement les débris De ses Vouloirs en ruine —

Qu'importe Si des jours le geôlier s'endort Aux vantaux bour-
rus de la porte L'Idée a mis son treillis d'or.

L'âme du passé s'éveille si douce

Vers les rancœurs du cachot et la mousse

D'oubli règne aux murs des rayons lointains

Et lents s'essorent d'un astre d'opale

Le vague rappel de Verbes éteints

Sonne et les aïeux d'une voix très-pâle

Parlent dans l'ombre de l'Être —

Tout dort

C'est par vous les flûtes berceuses Notes presque silencieuses
Rhythmes flous de vieil or.

Quand Elles vinrent de vice ingénues Quand verrous tirés
Elles furent nues En grand'pitié des corps et de leurs faims Invi-
tantes aux luxures savantes, Pour Elles se clamèrent des enfins —

L'Être d'un désir trompe son attente

Puis accompli s'éloigne —

et se rendort A jamais relent des Cythères O les félines les lunaires O vos yeux vides sablés d'or.

Hantises de l'idée à qui l'heure est trop brève Parfums du souvenir diffusés en le rêve Sphinges sans énigme pour qui l'Ennui fit trêve Et regret des jours blancs où l'Esprit se donna, Et les joies déchues aux torpeurs de l'Etre inerte Puis sur le Nul de vivre fenêtre entr'ouverte, Pour valoir cœur meurtri d'exception soufferte Ton accalmie amie ô profond Nirvana,-

Une lueur vaine et vaguante O frissons perdus dans la Nuit Une cloche se lamente Vol de démons appesantis,

Où mène la route blafarde Le vent croasse tel un freux Et la Nuit qui se hagarde Meurt en son sang ténébreux.

Va-t'en toujours plus lent par la forêt de Vie Dur vieillard accablé sous ton fagot de songes O vagabond nocturne en la cité bannie Toujours ces rues désertes que des rues prolongent,

L'ennemi ton Savoir te laboure le cœur

Vois ce sont lourds ennuis et longs remords qu'il sème

Et ce cri de toi ce cri navré te fait peur

« J'ai la haine de Tout et même de moi-même. »

oe3<< 42 >»j3o

Les sphinx entr' ouvrent leur giron, Pénombre où dort un bois sacré Baisers de spectre sur les fronts Ce soupir d'un vent de passé ? — Non l'Être et son violon Grince un air tant suranné ;

Lueur pâissante aux lointains Que prédisent ces cris de cloche
Tantôt là-bas tantôt si proches ?

Rien qu'une âme qui s'éteint, Une âme encore illusoire Se dis-
perse dans la Nuit — Tombe aux plaines de mémoire Noire neige
de l'oubli.

EN DÉSHÉRENCE

La vie et ses frissons de forêt fraternelle O carillons ailés d'une
Pâque éternelle

L'arbre des âmes frissonnant Au souffle aveugle et qu'on re-
doute Au souffle dur d'un froid Néant L'arbre maigre au bord de
la route Des Pourquoi jamais résolu, Oh la si lente lente danse
De feuilles — la chute au silence D'irréductibles Absolus,

Pleurez le nocturne de l'Être Noires campanes des Peut-être.

œ^ 4G >4ao

Un renouveau d'âme rit dans les frondaisons Enfin sauvés de
trop identiques hivers Il peut ressusciter le soleil des saisons De
joie et réchauffer d'intimes univers Le Pan vivace acclame en
grande claironnée Un réveil vermeil et de rêves couronnée Aux
champs natals la Chimère va débridée : Pour ses coups d'aile
pour le seuil d'Éden atteint Pour l'aube triomphale d'un rose ma-
tin Sonnez campanes de l'Idée.

Nous avons oublié la haine Plaine morne où dorment nos
morts Et la blessure est plus lointaine Que ravivaient nos longs
remords, Parce que l'extase est première Dans la douceur de sa

lumière Véridiques nous détendons L'arc aux sagettes de men-
songe :

Murmurez des chansons de songe Albes campanes des
pardons.

Sera-ce la minute celle

Des ferveurs d'unique désir,

La félicité de saisir

Et d'étreindre l'universelle

Idole qui glisse et s'enfuit

Aux retraits vagues de sa Nuit,

La musicale mandragore

Aux parterres de vieille flore ?

Sonnez les pourpres de grand jour Rouges campanes de
l'amour.

Face obscure enclose au mystère Astre de paix des temps pro-
chains, Renaîtra la gaîté des sphères Sauvées des siècles assas-
sins ; O l'artifice et l'aventure D'un albe graal reconquis Et la
grande accalmie future Après les cycles accomplis :

Étoilées vos molles cadences Vertes campanes d'espérance.

oe&^ 48 >»^

L'Esprit se libérait de sommes accablés Et c'était un navire im-
patient du large De siller les flots noirs bombés ainsi des targes
De tanguer aux remous de rêves révélés, Puis des rhjtmes vo-

laient vers les cieux impeccables Et rompues les ancrs d'ennui
largués les câbles De regrets englouties les lourdes passions, Et
parmi le trésor des penser mis en gerbes Voici que bruissaient
de larges carillons Campanes d'or gloire des verbes.

oe^ 41) > ^30

Le réseau trépidant d'âmes essentielles

Voulut s'innover en simplese

Et filigrane épars s'unir en une tresse

Où se tordraient en vain des chimères rebelles

liistinct sourd à la chair et moins faillible qu'elle

S'incarner en reliques avouées

Qu'un souvenir adore aux tabernacles

Et le péri] des voûtes fatiguées

Ne pourrait prévaloir en tuant le miracle

La loi fut de mêler à l'âme antérieure

Ce pur moment de prime extase

Un rayon d'autrefois consacra l'hypostase —

Bt les dieux souriaient des époques meilleures.

Un très-vieux hymne chante en moi

fragments d'une âme surannée

y reviennent les printemps morts

c'est la sonde apriline ramenée
du fond des mers enténébrées
où l'être antérieur s'oublie et dort.
Immanence des voix ancestrales
chœurs en deuil aux fêtes d'un triste roi
de profundis agenouillés dans l'ombre de ses cathédrales
mais aussi de notre natal pays des palmes
de nos hauts plateaux aimes et calmes
sourd l'arôme pers des grands bois —
un très-vieux hymne chante en moi.
Et d'abord se teinte un lointain si loin
de la douceur embrumée d'un mystère
perdu dans le gris dans le fané, moins
qu'une vie l'inconscient s'éclaire
à la nébuleuse de pérennel instinct —
albes voix de flûte au brouillard mélodieux du loin,
Puis Idée aurorale ascendant vers la gloire
de l'astre qui féconderait un sol mur pour ses chauds baisers
et coruscante naît la forme en les moires
des virides sommets embrasés —

voix bleues des violons aux purs sommets de gloire,
Telle tribu princière en ton berceau des palmes de Pàmyr
adorante sous le soleil jeune tes vœux
s'irradiaient s'épandaient vers tes fils enclos en le devenir
ô mère, bénie l'étincelle encore de tes feux —
cuivres pourpres qui clangoraient en l'Eden du Pàmyr,
Telle l'âme inquiète l'âme en quête de moi
se veut parfois sauve de l'aujourd'hui sauve de ses ornières
et se détourne vers un jadis-futur qui serait sa loi
et s'aspire simple à toujours de l'orbe de simple lumière
où se récréer son âme première —
Un très-vieux hymne chante en moi.

oe^ 52 >>^|s»

Récurrance d'un monotone aux étangs morts des jours
inéluclable roulis d'accords banals qui reviennent
et le mensonge des clartés diurnes et toujours
la foule folle en rage en malédictions autour
de l'Idole aimée dont les yeux fixes nous retiennent.

Balancez vos vagues balancez marées quotidiennes l'heure ne
sera plus jamais des calmes méridiennes.

Où l'hermétique labeur où se guérir du frisson fiévreux des
jours où le climat de fécondes languititudes en qui tous les lassés
natales se revivront ?

O vagues mornes taisez vos inquiétudes.

L'asile — caresses d'invisible sur les fronts

Paix tiède et cloches d'ombre aux solitudes

Et châteaux dans les nuées roses d'un soir que nous avérons.

œ^ 53 >>Sa»

O magie erratique un soir spirituel

Tu t'arrêtais aux profondeurs d'âme étonnée —

Le ciel était légendaire le ciel

Se pâmait en la féerie automnale des nuées

Le monde intérieur connu son mode essentiel

Arabesque mystique d'intime illusion

Arche septicolore et sans cesse muée

Par ce doux soir de mansuétude et d'abandon

Illusion-Nature et quelle vraie — aucune Ecoulement de Tout
aux gouffres ignorés O magie ton chant seul affronte les rancunes
De la Maïa stérile et de l'Adam bravé

Prestige des hasards orgueil fort des sciences

brûlure de conscience essaim bruissant des systèmes et ce
leurre satanique sème l'ivraie menteuse des sapiences — dis-

perse-toi fumée amère d'un triste fanal

og4«< 54 ^>^30

En la débâcle d'apparences résurgent les origines

aux décors voyageurs rien qu'un murmure qu'on devine

le seul épanchement d'Etre primordial —

chante orchestre mystérieux de sources cristallines

ritournelle rieuse et ralentie

ritournelle des tourterelles

sous les soyeuses mousses assoupies

chuchotements des chanterelles

entrelacs d'argent lunaire aux ramures

et ce roucoulis nocturne si défaillant

héraldiques et fins comme mâtûres

des peupliers peureux palpitent dans le vent —

un joyau rare en l'écrin radieux ses yeux ont des éclairs de
gemme fabuleuse lazulis précieux ses yeux — ah vaine et terne
soudain la folle amoureuse et puis je dirai le lierre les pierres et
les puits tranquilles où l'eau sommeille je dirai les rutilances de la
rivière miroir et moire smaragdine qu'un juillet ensoleille l'église
et des prostrations de prêtres en prière pour le grand Rêve pro-
mis j'allumerai des tendresses vierges en cierges

« Mais la viole échappe à tes mains glacées pourquoi ce silence n'est-il des gammes encor » — ah toutes les cordes chanteuses sont brisées et vois ce squelette le rire de sa bouche édentée — Chimérique magie —

Ah c'est la fin et c'est la Mort

oe|« ^ o6 > ^ S3 »

« Écouter appeler la fée énamourée

Ah ! quelqu'une est venue et son parfum demeure

Savoir là-bas cette fée adorée

Une est venue qui reviendra sans doute tout à l'heure. »

Non tu dois fuir cette senteur d'énervante verveine

Un jour vers la paisible obscurité des chapelles prochaines

Y reprendre tes ex-voto trophées d'antiques armures.

« Les visiter sans cesse en sortir effaré Leur solitude fraîche irrite ma blessure J'aime mieux la forêt et ses troubles fourrés,

J'y serai le dévot de fragiles déesses Crédule à tout miracle de leur beauté Ivresse ô leurs voix ô caresse Chœur ondoyant de larges voluptés,

Les feuillures frémissantes de la forêt complice

Diront des mots mystérieux

O lys calices de délices

Déesses — et les gouffres souriants d'étoiles de vos yeux ! »

Entends-moi — cette fois l'illusion a menti
Au fond de ces abîmes gisent des amours-cadavres
Et le noir clocher qu'instaure l'Ennemi
Te répétera le glas qui dès longtemps te navre,
Dualité ô détresse et poignance
Ton chemin s'éperdrail en vieillesse fébrile
Va plutôt vers les grands blés de saine amertume et
d'ignorance
Grains égrenés d'un culte triste mais non débile.
Allons il faut finir ce fol pèlerinage —
Endurer la cuisson de mes genoux sanglants
Au seuil d'église unique et cherchée dès longtemps
Me sera doux après l'affreux voyage
Et je ne verrai point tant mes yeux seront las
Quel chante et quels servent la messe,
Je prendrai sans bruit le coin honni qu'on laisse
Aux lépreux de savoir — et là priant tout bas
Songeant aux cycles de naguère
Je rêverai comme rêvent dans leurs niches les saints de pierre,
Nulle ne me saura qui pourtant souriait

Aux fredons amoureux de ma flûte magique —
Un tisse le jour et la nuit défait
La trame d'âme inane et qu'il abdique,
Tel moi défiant leurs prières
Des bonheurs passés je maintiendrai la ruine
J'oublierai leurs bleuâtres clairières
Pour rebâtir la cellule où mes chimères me câhnent,
Et des cloches auront des tintements approbateurs
Et des cloches s'épandront en neige rêveuse au ciel de mon
cœur.

ce*^ 59 >4ao

Nuit d'or et d'harmonie et d'encens et de deuil

Les orgues s'écoutent gronder, Cathédrale sévère où mendiant
du seuil Un cœur psalmodie et n'ose pleurer Un cœur voit l'autel
d'orgueil glorifier l'ombre Et les cierges s'embraser en braise san-
glante... Allons vieux pèlerin redresse-toi dénombre Les sept
douleurs du cœur de ton cœur chante Tes stations d'un Calvaire
et le sombre Des jours soufferts en la forêt dolente.

« Hantise de mes insomnies Une évoquée à jamais endormie :

Au bleuté pensif de ses yeux onde alentie Des lilas délicats
pleuvaient en grappes blanches Et ses mains et ses seins et les lys
de ses hanches Illunaient mes insomnies ; Les grelots ont tinté de
ta folle vêtüre O fée nuée de décevants satins Folle ta parole et
plus folle ta parure — Un cierge s'éteint.

Douleur éparse aux mausolées Idées veuves par les allées Al-
lées perdues de mes jardins, Ouvrez les grilles — consolées Les
veuves raillaient mes dédains Laissez les fuir au tapage des fêtes,

Ah ! tôt connue la honte des défaites Nul ne veut de vous
veuves voilées d'incertain Rentrez donc au domaine où vos
tombes sont prêtes Un cierge s'éteint.

Note profonde on ne sait d'où venue

Et qui fait résonner une corde inconnue

Mariage mystérieux Ame amoureuse des nuances, Et l'Aurore
magnétique s'élance Des pôles d'Etre au plafond propice des
cieux

J'ai vu la féerie et je suis aveugle Où des Salammbôs incan-
taient un Moloch beugle Et dispersés tous les parfums et si loin-
tains — Un cierge s'éteint. »

Silence au parvis silence à l'autel

Un cierge solitaire appâlit la ténèbre

Lueur ultime espoir mortel

Du triste culte qu'ils célèbrent,

Et le prêtre s'est tu de l'église maudite

Où maintenant la foule s'épeure et soudain

Parmi l'ombre des voix d'autrefois ressuscitent

Voix d'invisible qui proclament les destins :

Allez croyants d'un dieu défunt la messe est dite

« Ah ! tous les cierges sont éteints. »

Et ce phare œil obstiné hantait mes naufrages —

J'ai dit les barques pénibles

Sur l'improbable mer qu'oppriment les orages

J'ai dit ses flots haineux que des averses criblent.

O vous tous exilés des rades salutaires

Pilotes dont la voix s'enroue à crier terre —

C'est un nuage sale abolissant l'espace

C'est quelque vain débris parachevé d'écume

Puis rien — les gueules béent des horizons voraces,

Marteaux de désespoir sur l'Etre cette enclume.

« Oh ! grimpe au mâât oh ! verras-tu nos Atlantides ? Un port pavoise-t-il ses vaisseaux paresseux Dormant au long des quais ombreux ?

oe4<< 63 «£*^

« Hélas ! je n'aperçois que charognes fétides Qui flottent pourchassées d'une meute de squales, Nos vieux cœurs vous savez jetés par dessus bord Nos cœurs nous suivent dont les bêtes se régalent Et la mer les soufflette et leur hurle à la mort Et toujours dévorés et toujours renaissants Et suintant la sanie d'amours putréfiés La houle les roule veules et verdissants, —

Ah ! la mer est torture aux cœurs sacrifiés.... »

Aventuriers de moi partis dès les aurores Longtemps vous
chercherez par les Océans mornes L'ancestrale patrie que des
cygnes ornent, Vous verrez des vagues et des vagues encore
Sans aborder jamais les terres prétendues — Mais vous évoque-
rez l'illusion bannie Fleur en vous astre seul au fond des cieux
ternis

Et guéris du tourment de vos courses perdues Un soir sans
lendemain vous trouverez le port.

Ce phare fabuleux ressuscitait mes morts !

oe|« < 64 > ^ ^

Tant de détresses geignant aux fossés des routes l'armée vain-
cue a fui sanglante — abandonner les défaillants et se résoudre à
l'exil vers quelque patrie étrange

Les cloches disaient demain la victoire mais un glas quelque
part annonçait les défaites les cloches prédisaient une divine au-
rore mais un glas dans la Nuit pleurait de solitude

Les chefs — ils avaient chevauché sous les étoiles

— ah! cet espoir refrain dérisoire de leur chant de guerre des
cadavres défigurés jonchent une plaine froide

Qui viendra recueillir la légende des héros morts ?

LE RITUEL

Dans un album Mourait fossile Un géranium

Cueilli aux Iles

Jules Laforgue.

Ainsi fleur délaissée en la paix des eaux mortes
Ainsi l'ombre qui dort vers les branchages flous
S'émeut encore un -peu du frisson
bleu qu'apporte Ta mélodie ailée au vol des autans fous

— Fleur d'ultime regret qui s'afflige et se fige

Ta corolle saignait comme un couchant — ta tige
Un thyrses fragile où mon désir s'enroulait
Et ton âme un parfum si languide
voulait Sur les flots enlunés chanter sa cantilène

Ecartez écartez ces rameaux murmurants
Dont le reflet menteur miroite et tremble et rend
Moins intime et moins vraie ta royauté sereine

Régnez le Noir un ciel lunaire et du silence

— Sur Veau nocturne oijje suis mort tu te balances

Pour toi seule éclosent mes rythmes caressants
o pallide et frigidité en Vétang lactescent

Hiver pauvre printemps flave été de soudaines flammes

Automne — ah! l'automne en pâles frissons

La théorie ambule au cloître las des âmes ;

Passez et repassez ombre ce jour lueur demain saisons

Faces tristes et le morne de vos paroles indécises

Faces douces noyées d'une douceur d'incertain

Et vos démarches glissées et le bruit de vos ailes grises

Soirs baignés de mélancolie éveil désolé des matins....

Des paysages paraissent à vos gestes monitoires — Oh ! pourquoi si vieilles toutes les vieilles histoires ? - Ciel d'acier mort le gel la neige un crépuscule violet Plaine viride où s'évague le haut murmure des forêts Nuit sur la mer brise amère et les flots en refrains câlins L'or frémissant du lac que baise un soleil à son déclin —

oG^<^ 69 >iSs»

Direz-vous le secret de vos métempsychoses Saisons d'âme dont l'apparence ment ?

Tout change en l'Esprit et c'est même chose : Un moulin tourne à vide et grince affreusement

Un moulin tourne aux souffles puérils de vos caprices

Des cloches folles clapotent dans l'ombre

Et de grands bras affairés sombrent

Aux ténèbres où vos vœux aveugles s'accomplissent ;

Vous allez semant des fleurs étiolées Pétales d'âme inassouvie D'un Nul guetteur tôt dévorées — Un moulin tourne et c'est la Vie

Des cloches sonnent à toute volée Notes que boitez vos essors Le bronze est fêlé la corde est cassée Un moulin tourne et c'est la Mort.

Et pourtant il pleut à toujours des fleurs Ah de si vaines vaines fleurs !....

cx5^ 70 ->*|ao

Régions aux mirances d'initial reculées

régions immaculées ù la sérénité du Blanc !

Ici des citernes creusées

en la mémoire pour les soifs et nul désir et nul relent

d'arôme d'un oasis de jadis quand s'attardaient les caravanes

les sables ont bu l'onde et l'Ennui plane,

mais au plus secret c'est le parterre vénéneux

où des calices versent le sommeil et l'inane

d'Etre et l'apaisement — ô soirs de Tout retraits ombreux...

Ah cette hantise encore me poigne

des puits frais et des palmiers adulateurs,

ô buée transparente où se débat et puis s'éloigne

l'Œuvre parmi les émaux fabuleux et les fanaux trompeurs

formes saltatrices pâles longuement

en l'espace initial étoile de feux d'or —

et rien après qu'un silence béant

dans l'ombre moite où l'oasis s'endort,

sauf ces palmiers frôlés et de dangereux calices ouverts —

des cris de bête fauve effarent le désert....

Un instant j'ai connu ta gloire orientale ô vierge Idée en ton berceau de fleurs maudites, mais quelle l'hyène fausse et veule qui détale par les grands sables roux où l'Inconnu se gîte ? toi c'est toi déroband les lambeaux d'un Passé c'est toi crainte des mages et profane aux mystères de pure symphonie en les aimes sanctuaires —

Or sous l'âpre Nuit dardant ses souffles glacés

je gis plaintif et seul, et ces fleurs de mort qui neigent froid linceul ! —

Ah ! fol bouquet endormant au balancé des palmiers odorants, le parterre est constellé de mortelles tubéreuses —

ô sables mouvants laissez loin d'ici je sais des Thulés

et je m'évade du péril de vos dunes onduleuses —

pleine Lune là-haut labarum Idée

tu briseras les matrices grossières

pour conduire mon rêve aux rêves d'Iles fortunées....

Vous fleurs en la geôle de vos poussières Régnez souffrantes Vivez mourantes.

S'imposer un précepte de dédains

Hélas s'il faut s'en attrister ainsi que d'un blasphème -

Ces fleurs ont la senteur de baisers féminins

C'est l'attouchement frôlé des mortes que j'aime ;

Ah laissez le bienfait des tendresses recluses Qu'importe son ombre si l'extase est de la plus tendre Je veux les revivre comme un enfant s'amuse Aux images d'un livre qu'il ne peut comprendre,

L'une après l'autre sort de son cadre et s'érige

En lente cariatide d'un palais imprécis :

La reine de Saba — parmi sa robe féérique voltige

Un peuple miroitant d'oiseaux de paradis,

La Polymnie s'accoude à la margelle

Du puits où bouillonne l'eau cadencée des Verbes

Si vieillie mais du fard des siècles encor belle

Œil de douleur qu'un secret exacerbe,

Brunehilde empoigne les crins du cheval Grane

Et le traîne au bûcher qui brûlera les dieux,

L'Hérodiade perverse et profane

S'effare du chef blême soudain radieux,

O mortes c'est votre symbole que je veux Fleurs rénovées du parc des souvenirs Groupe au balcon d'un palais nuageux O magiciennes ô voix chères du silence

ce|<^ 74 >>SsB

Imparité de crépuscules ! — Des jours pourtant tu les croyais semblables Adverse la vision t'en demeurerait délectable La sinistre

vision c|ue du sang macule !

Mais après tu la voulais tienne

Et ses fauves couleurs te firent délirer

Elle ! lotus cher aux mages altiers,

En ces reliquaires vermeils qui la détiennent.

Le couchant s'effiloque en nuages aigus Une lutte tragique
épouvante les monts — Est-il le tien aussi ce soleil éperdu Rubes-
cent en les mains horribles de démons ?

Et puis reconnais-tu cette langueur occidentale ? Les champs
givrés sont teints d'un rose agonisant La forêt montagnieuse a des
voix augurales Peu à peu s'atténuant —

Étrange conflit d'ombre et de luisance Éternel et qui se passe
en toi-même Et plus tard c'est la nuit claire comme tu l'aimes
Toujours la lutte recommence ;

Aujourd'hui le ciel bas semble opprimer la terre Le ciel où
roulent de vagues tonnerres

Grimace en éclairs railleurs —

C'est la géhenne de ton cœur,

Et demain peut-être un jardin de grands bleuets mystiques Où
viendra butiner cette abeille la lune — Ciel propice ô jardin des
grands bleuets mystiques Etoiles veloutées où butine la lune,

Il faut c'est la loi dure accepter ce partage Ne le maudis pas —
tu t'en 7nourrais davantage.

L'âme douce âme des campanes s'attristait dans la Nuit pâle

Un parfum tiède flotte étonné parmi les gloires florales

nuage fin spirale bleue de languide harmonie

note discrète et toi destin de l'Etre douloureux

en la pâleur lunaire de la nuit frêle effigie

penchée vers la froide stupeur d'un songe ténébreux

tu vas —

les allées sous tes pas sont des fleurs expirantes et le nocturne
jardin où s'affligent des jets d'eau s'off're en massifs étoiles de
blancs rh\`tmes musicaux mais tu t'enfuis rose m\`stique âme si
tristement vaguante

Par terre incendié de l'or mourant des jours les fleurs disent
l'adieu d'un cantique d'automne les fleurs en Une au lac où la
mort fait séjour se mirent et se fanent vers leur miroir monotone
onde ridée à peine et frissonnante de lents sillages

Barques pour La cueillir que proches du rivage retournez il est
trop tard la fleur solitaire s'effeuille les flots sont dormants et le
lac s'endeuille d'un manteau d'ombre et de brume opaline

toi glisse par les roseaux chanteurs loin du bord revivre en
l'unique Fleur au profond d'un grand soir d'or

Écoute maintenant cette plainte tu la devines

une âme désolée c[ui s'épeure et sanglote

c'est Elle-et-toi dans les roseaux éoliens qu'incite le vent

c'est toi toujours âme d'âme éternelle note
vouée à l'horreur sans échos d'un Néant
ô Nul ô degrés sourds c{u'il faut descendre —
De nos âmes en fleurs la Vie a fait des cendres
ah la Mort triomphe d'une jonchée de fleurs
et pourtant un faible accord se rêve et veut s'éveiller
ta plaintive chanson douce comme un baiser
ton rêve au jardin d'automne trempé d'une rosée de pleurs
ô phantôme de son cher sanglot de toi —
las c'est un rôle -
mais lescampanes balancées d'un parfum d'âme embaumaient
la nuit pâle
ce^<^ 79 >>Ss»
Je te pardonne ton départ dame des roses
Dame des violettes dame des frêles musiques
Auréolée aussi d'acanthes helléniques
O toi le rayon tendre et la main qui dispose
Des guirlandes au reposoir d'un graal d'art ésotérique
J'affirmais ta brève parole
Un univers de dièzes diffusés

Ta bouche est la senteur et ton œil la corolle

O dame havre propice aux cœurs lassés.

D'amour et te garder ? non l'Art malade Veut s'ignorer au
songe féminin — Intime chanson secrète ballade L'inane d'aimer
scande le refrain

N'importe ta voix chantait aux sentiers mystiques Si double
enfant et fleur innocente surtout Et tu savais les mots heureux ou
maléfiques O soir inoubliable assombri tout à coup

Va j'ai connu par toi les rhytmes surhumains Dame tu me lais-
sais puiser à tes trésors Un jour j'affronterai l'énigme d'où tu vins

Des violettes plein les mains

Les violettes de la mort

o^< 8o ^.js»

Quelque âme venait quelque âme passait

une barque éperdue sur la mer oscillait —

et le vent la Nuit se meurt en grand' deuil

vers une plage là-bas où des arbres en fleurs s'effeuillent

« Tu fus la statue vivante à la proue d'un navire tes yeux cher-
chaient les terres ensoleillées espérante des flots changeants ca-
ressée ou cinglée tu sillais les mers d'un infini désir

mais ces souvenirs au retour — douceur souffrante ô souvenirs
envols bruissant doux passés au plus là-bas des lassés

vagues alenties venues mourir
sur une grève de la baie des trépassés —
trace à peine marquée et bientôt effacée »
C'était là-bas ah ! si là-bas un soir suprême
le port en les fleurs mortes qu'évitent les goélands craintifs —
si vieille histoire et toujours même :
une eau pâle s'endort sous des arbres plaintifs

LA CHANSON DE NIRVANA

Nous nous embarquerons sur la mer des Ténèbres. Ch.
Baudelaire.

Inapaisé tu condamnes l'Ennemi fugace et moqueur

Et ton bûcher le dévore — mais II renaîtra de ses cendres

Oh combien de fois proclamé défunt à toujours — mais ton
cœur Puits où tu sais les seaux de Nul sans cesse monter et
descendre?

Tu t'éprenais dis-tu des ombres passantes — mais trop
souvent Tu te mentais ce fut pour oublier qu'il triomphait encore
—

Son règne une fumée — mais tu le veux même si décevant Car
II est le mouni charmeur et ton âme avide l'implore

Etrange moissonneur II fait sa gerbe noire et puis s'envole Toi
lâche glaneur tu Le suis ramassant les épis qui tombent

Des jours de sang avec Lui c'est une lutte aux étreintes folles
D'où navré tu te réjouis parce que ton âme succombe —

Mais voici peureuse et frustrée de son beau rêve matutin Ton
âme est une lame inutile que corrode l'ennui

Son passé ruine sordide son futur un phare éteint

Son présent croule — et l'Ennemi vainqueur ricane dans ta
Nuit

oiîs^ 84 >*ès»

Donc c'est la forêt de vie morne dans la Nuit Jets d'eau très-
loin si lente musique d'ennui D'où du trop suranné s'essore à pe-
tit bruit —

Dormir en vos linceuls ô feuillages jaunis —

Ritournelle des vieux ennuis Le vent sanglote dans la Nuit

Le vent se venge ô frisson jusque dans les moelles Le vent dis-
perse les feuilles et puis s'enfuit Et là-haut les pâles caravanes
d'étoiles Se hâtent vers l'oasis de lune et ses puits

Dormir insoucieux de l'Isis sous ses voiles —

Complice des louches minuits Le vent sanglote dans la Nuit

Aussi des bassins où l'eau dort sans clapotis Où flottent des
plumes de palombe envolée Et le triste traînis des feuilles des al-
lées Vient fmir aux bassins et se mue en débris

Pauvres feuilles d'amour si tremblantes sur l'eau Et les Etoiles
sont toutes tombées dans l'eau —

Ironique aède des blancs espoirs détruits Le vent sanglote
dans la Nuit —

Il fait tard il fait froid l'heure tombe sourdie C'est demain déjà
c'est l'hiver et c'est la vie Seul veille un vieillard fou qui grelotte
pouvoir Un peu dormir oh s'ignorer issu du noir Errant au noir et
guetté des gueules du noir — Mais l'insomnie stagne en la forêt
des bannis Le vent sanglote dans la Nuit

oe^<^ 8G >^s»

Par l'hiémale saison de honte et d'agonies Ainsi se lamenter en
vaines litanies :

« Houles d'un océan nocturne sur nos grèves Épaves dont se
jouent les flux et les reflux Vaisseaux partis et de nouvelles ja-
mais plus »

C'est la gamme de l'âme au sourd clavier des Rêves —

Idéal deuil d'Idées ô sinistre marotte En les mains lasses de
séniles Triboulets Aux forçats du Réel que l'Irréel garrotte Tes
rites d'un antan se rivaient en boulets —

oe?r< 87 >rüz»

Geindre vers les arbres d'impassible Forêt: « Mélodie oubliée
à la note sensible Tristesse du soleil au couchant sulfureux Han-
tise d'un au-delà dérisoire — cible D'où nos flèches douées d'un
Vouloir ténébreux Reviennent transfiger des cœurs douloureux
Ombre sur les carreaux des fenêtres de l'Etre Étoiles déchues
feuillages fanés »

— Silence Dans nos veines le sang s'est tari des Ancêtres Le
froid des derniers jours au grand Noir se fiance Et l'antique Forêt
ne s'éveillera pas —

« Alors tous les blessés les souffrants les vaincus Puisque les
frères morts nous appellent là-bas Nous appareillerons ascètes
convaincus Vers le bon Nirvana où l'on ne rêve plus »

Le carillonneur se penche

et regarde en bas vers la ville

les cloches ont de lourdes cadences

et pieu vent en cris noirs sur la ville —

sans apparat s'en va là-bas un cercueil escorté de spectres

« Sonnez cloches ! » — elles se taisent

une seule s'essouffle en tintements fébriles —

Le carillonneur se penche

et regarde en bas vers la ville

« Qui donc emportez-vous là-bas ? » —

C'est toi.

LE GLAS

Ah. les Voix, mourez donc, mourantes que vous êtes.

Paul Verlaine.

oe|v< 91 >>Js)o

Le rêve se fut contenté de 'perpétuels liminaires et pourtant
sassoiffait d'ivresses incertaines et se plaignant d'illusoires
chaînes s'attardait au seuil de lumière

vers toi la coupe inépuisable et débordante de sanglots oii de
chers pleurs coulent à flots

Un coup la cloche tinte et encore un coup —

Mais pourquoi le fixer en l'Infini défunt on le sait douloureux
et que c'est un mirage ? qui le sait par ce cycle faussé ? — 2^*^^
"^ tel le vautour repu se perd aux nuages

si le berçant en moi je le peux décisif?

non il n'est qu'intime regret lancinant et plaintif

oh! ces larmes ces larmes qui coulent

et la trame maudite du vivre se déroule.

Un coup la cloche tinte et encore un coup —

Des figures glissent et gyrent en la briane l'une incarnation de
primordiale mélancolie toi songe et riens revoir les lampes que
j'allume aux autels d'un souvenir de ta face appalée et la vapeur
monter vers toi de mes encens

ah! je m'oublie en l'inconscient de tes pâles yeux innocents je
me leurre des pleurs de tes yeux à jamais humains et t'offre le
trésor inviolé de mes demains — lors tu te révéles un phantôme
grinçant

lassitude — un coup la cloche tinte et encore un coup —

ô Silence éperdu des Ténèbres futures je te veux dédier ce rêve
défaillant puisqu'aux cercles d'humain son prestige ne dure, ailé,
débris hagard des âmes d'un instant vers tes abîmes sourds il
prendra son essor —

Derniers sons éteints le Nul tombe et la cloche a connu LA
MORT.

BlBLlOTHeCA Ottavio»>V

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/clochesenlanuitoorett>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.